

Kyloušek, Petr

Le théâtre au 18e siècle

In: Kyloušek, Petr. *Classicisme et Âge des lumières : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2014, pp. 127-151

ISBN 978-80-210-7003-5; ISBN 978-80-210-7006-6 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/131027>

Access Date: 22. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Le théâtre au 18^e siècle

Tout comme le siècle précédent, et comme le 19^e siècle, l'âge des lumières fut passionné de théâtre, malgré l'opposition progressive du roi Louis XIV qui, de partisan et instigateur des spectacles royaux, devint l'adversaire des mondanités. En 1697, la troupe du Théâtre des Italiens reçoit l'ordre de quitter Paris d'où elle sera éclipsée jusqu'en 1716. Pourtant les spectacles n'en jouissent pas moins de la faveur du public: entre 1695 et 1715, le taux de fréquentation au Théâtre Français est de 200 000 entrées par an.

Par son évolution, le théâtre cherche à desserrer le carcan de l'esthétique du classicisme qui représente toujours son point de référence. Si les essais de réformer la tragédie se heurtent à la tradition établie, les nouvelles idées s'imposent plus facilement dans les genres réputés moins nobles, telle la comédie. La proposition d'une innovation radicale du genre sérieux n'apparaît qu'au milieu du siècle avec la nouvelle conception du drame, présentée par Denis Diderot (voir ci-dessus).

La tragédie

L'ombre de Racine et l'exemple de Shakespeare polarisent les tentatives de renouvellement. Les propositions radicales des Modernes – Fontenelle, Houdar de la Motte – sont une première brèche dans le système classique. Dans le *Discours sur la poésie* (1709) et surtout dans la *Suite de réflexions sur la tragédie* (1730) Houdar de la Motte (1672–1731) se prononce pour la supériorité de la prose sur la poésie et pour le non-respect des unités dramatiques. Il illustre ses thèses en composant des tragédies en vers où les trois unités dramatiques ne sont pas maintenues – *Les Macchabées* (1721), *Romulus* (1722), ainsi qu'une tragédie en prose – *Œdipe* (1730). Par ailleurs il transcrit en prose le premier acte de *Mithridate* de Racine pour prouver le bien-fondé de sa démarche qu'il applique, également, aux comédies – *Le Magnifique*, *L'Amant difficile*. Toutefois sa pièce la plus réussie est une tragédie régulière *Inès de Castro* (1723).

La tragédie du 18^e siècle débutant retrouve le goût de la théâtralité baroque: la démesure et la complexité actionnelle constituent ainsi une réaction esthétique à la régularité classique, respectée toutefois dans le principe. Les tragédies mélodramatiques de Prosper Jolyot de Crébillon (1674–1762) frappent les esprits par leurs intrigues compliquées et leurs scènes terrifiantes et sanglantes (incestes, parricides): *La Mort de Brutus* (1705), *Idoménée* (1705), *Atrée et Thyeste* (1707), *Rhadamiste et Zénobie* (1711), *Pyrrhus* (1726), *Catilina* (1748).

Un des plus grands dramaturges du siècle et un des plus féconds fut sans aucun doute Voltaire, auteur de 27 tragédies. L'expérience anglaise (1726–1729) et la connaissance de William Shakespeare l'amènent aux innovations scéniques et thématiques. Tout en refusant la voie proposée par Houdar de la Motte, Voltaire cherche à réduire l'importance de l'intrigue sentimentale (amour, passion) en voulant retrouver la grandeur de l'action qui est aussi celle de Pierre Corneille. Cette « virilisation » de la tragédie s'accompagne de la

variété thématique. Voltaire puise aussi bien dans l'antiquité (*Œdipe*, 1718; *Brutus*, 1731; *La Mort de César*, 1735) que dans l'histoire nationale (*Adélaïde du Guesclin*, 1734) et dans la thématique exotique (*Zaïre*, 1732; *Alzire ou les Américains*, 1736; *L'Orphelin de la Chine*, 1755) qu'il associe parfois à la propagande philosophique (*Mahomet ou le fanatisme*, 1742; *Les Guèbres ou la tolérance*, 1769 – le conflit concerne le zoroastrisme perse). Voltaire met l'accent sur la mise en scène et les effets scéniques, il insiste sur une diction plus naturelle et sur le respect de la couleur locale dans les costumes.

La comédie avant 1750

La stature de Molière reste présente dans les esprits, car le grand comédiographe avait cultivé avec un grand bonheur tous les genres comiques: farce, comédie d'intrigue, comédie de mœurs, comédie de caractères. Il aura des successeurs qui toutefois se spécialiseront chacun dans l'une des variétés du comique sans pouvoir en embrasser la totalité comme l'avait fait Molière. Ainsi **Regnard** excelle dans la comédie d'intrigue, **Florent Carton Dancourt** (1661–1725) dans celle de mœurs (*Le Chevalier à la mode*, *La Coquette*), tout comme **Lesage** (*Turcaret*), alors qu'**Alexis Piron** (1689–1773) s'essaie à la comédie de caractères (*Métromanie*).

Toutefois, l'apport majeur de la comédie consiste dans les nouvelles conceptions du **comique**. On apprécie l'**allure spirituelle** des dialogues, la finesse de l'**ironie**, le ton **satirique**, l'humour lié aux sentiments et à la **sentimentalité**, l'**analyse psychologique**. La **comédie larmoyante** vise l'**attendrissement** et le ton **moralisateur**. Avec **Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais** (1732–1799), à l'autre bout du siècle, la comédie participe aux luttes politiques et sociales du moment.

Jean-François Regnard

(7. 2. 1655 Paris – 4. 9. 1709 Grillon)

Issu d'une riche famille de marchands parisiens, Regnard eut le goût de l'aventure. Après les études classiques, il voyagea en Italie et en Orient, où il fut capturé et vendu comme esclave en Algérie. Libéré au bout de deux ans contre une rançon, il poursuivit ses voyages, cette fois vers le nord et l'est – Pays-Bas, Danemark, Suède, Pologne, Hongrie, Allemagne.

Ses errances lui inspirèrent le récit de sa captivité (*La Provençale*) et le récit de voyage (*Voyage en Laponie*, 1682–1683). À Paris, il collabore avec le Théâtre des Italiens, à partir de 1696 avec le Théâtre Français.

Il a le rire robuste et le don des comédies d'intrigue: *Le joueur* (1696), *Le Distrait* (1697), *Les Ménechmes* (1705). Sa meilleure pièce est sans aucun doute *Le Légataire universel* (1709).

Le Légataire universel (1709)

La comédie en cinq actes et en vers tisse l'intrigue autour de l'amour et de l'héritage. Éraste, amoureux d'Isabelle, a besoin, pour l'épouser, de l'héritage de son oncle Géronte. Crispin, le

valet d'Éraste, profite de la maladie de Géronte pour se déguiser tour à tour en neveu devant Géronte, en Géronte devant le notaire Scrupule. Il obtient ainsi l'héritage pour son maître tout en s'en réservant une partie, en vue de son mariage avec la servante de Géronte Lisette. Or Géronte se remet de sa maladie. Il s'agit, pour sauver la situation, de faire passer pour vraie et advenue toutes les fausses actions.

Acte V, scène 7

M. SCRUPULE

Certes, je suis ravi, monsieur, qu'en moins d'une heure
 Vous jouissiez déjà d'une santé meilleure.
 Je savais bien qu'ayant fait votre testament,
 Vous sentiriez bientôt quelque soulagement.
 Le corps se porte mieux lorsque l'esprit se trouve
 Dans un parfait repos.

GÉRONTE

Tous les jours je l'éprouve.

M. SCRUPULE

Voici donc le papier que, selon vos desseins,
 Je vous avais promis de remettre en vos mains.

GÉRONTE

Quel papier, s'il vous plaît? Pourquoi? Pour quelle affaire?

M. SCRUPULE

C'est votre testament que vous venez de faire.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament?

M. SCRUPULE

Oui, sans doute, monsieur.

LISETTE, *bas*

Crispin, le cœur me bat.

CRISPIN, *bas*

Je frissonne de peur.

GÉRONTE

Eh! parbleu, vous rêvez, monsieur c'est pour le faire
 Que j'ai besoin ici de votre ministère.

M. SCRUPULE

Je ne rêve, monsieur, en aucune façon;
 Vous nous l'avez dicté, plein de sens et raison.
 Le repentir sitôt saisirait-il votre âme?
 Monsieur était présent, aussi bien que votre madame;
 Ils peuvent là-dessus dire ce qu'ils ont vu.

ERASTE, *bas*

Que dire?

LISETTE, *bas*

Juste ciel!

CRISPIN, *bas*

Me voilà confondu!

GÉRONTE

Éraste était présent?

M. SCRUPULE

Oui, monsieur, je vous jure.

GÉRONTE

Est-il vrai, mon neveu? Parle, je t'en conjure.

ÉRASTE

Ah! ne me parlez point, monsieur, de testament;
C'est m'arracher le cœur trop tyranniquement.

GÉRONTE

Lisette, parle donc.

LISETTE

Crispin, parle en ma place;

Je sens dans mon gosier que ma voix s'embarrasse.

CRISPIN, *à Géronte*

Je pourrais là-dessus vous rendre satisfait;
Nul ne sait mieux que moi la vérité du fait.

GÉRONTE

J'ai fait mon testament?

CRISPIN

On ne peut pas vous dire

Qu'on vous l'ait vu tantôt absolument écrire;

Mais je suis très certain qu'aux lieux où vous voilà,

Un homme, à peu près mis comme vous êtes là,

Assis dans un fauteuil auprès de deux notaires,

A dicté mot à mot ses volontés dernières.

Je n'assurerai pas que ce fût vous. Pourquoi?

C'est qu'on peut se tromper. Mais c'était vous, ou moi.

M. SCRUPULE, *à Géronte*

Rien n'est plus véritable, et vous pouvez m'en croire.

GÉRONTE

Il faut donc que mon mal m'ait ôté la mémoire;

Et c'est ma léthargie.

CRISPIN

Oui, c'est elle en effet.

LISETTE

N'en doutez nullement: et, pour prouver le fait,
Ne vous souvient-il pas que, pour certaine affaire,
Vous m'avez dit tantôt d'aller chez le notaire?

GÉRONTE

Oui.

LISETTE

Qu'il est arrivé dans votre cabinet;
Qu'il a pris aussitôt sa plume et son cornet,
Et que vous lui dictiez à votre fantaisie?

GÉRONTE

Je ne m'en souviens point.

LISETTE

C'est votre léthargie...

GÉRONTE

Je crois qu'ils ont raison, et mon mal est réel.

LISETTE

Ne vous souvient-il pas que monsieur Clistorel...

ÉRASTE

Pourquoi tant répéter cet interrogatoire?
Monsieur convient de tout, du tort de sa mémoire,
Du notaire mandé, du testament écrit.

GÉRONTE

Il faut bien qu'il soit vrai, puisque chacun le dit.
Mais voyons donc enfin ce que j'ai fait écrire.

CRISPIN, *à part*

Ah! voilà bien le diable.

M. SCRUPULE

Il faut donc vous le lire.

« Fut présent devant nous, dont les noms sont au bas,
Maître Mathieu Géronte, en son fauteuil à bras,
Étant en son bon sens, comme on a pu connaître
Par le geste et maintien qu'il nous a fait paraître,
Quoique de corps malade, ayant sain jugement;
Lequel, après avoir réfléchi mûrement
Que tout est ici-bas fragile et transitoire... »

CRISPIN

Ah! quel cœur de rocher et quelle âme assez noire

Ne se fendrait en quatre, en entendant ces mots?

LISETTE

Hélas! je ne saurais arrêter mes sanglots.

GÉRONTE

En les voyant pleurer, mon âme est attendrie.

M. SCRUPULE, *continuant de lire*

« Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN

Intestat!...

LISETTE

Intestat!... Ce mot me perce l'âme.

M. SCRUPULE

Faites trêve un moment à vos soupirs, madame.

« Considérant que rien ne reste en même état,
Ne voulant pas aussi décéder intestat... »

CRISPIN

Instestat!...

LISETTE

Intestat!...

M. SCRUPULE

Mais laissez-moi donc lire;

Si vous pleurez toujours, je ne pourrai rien dire.

« A fait, dicté, nommé, rédigé par écrit
Son susdit testament, en la forme qui suit. »

GÉRONTE

De tout ce préambule et de cette légende,

S'il m'en souvient d'un mot, je veux bien qu'on me pende.

LISETTE

C'est votre léthargie.

CRISPIN

Ah! je vous en répond.

Ce que c'est que de nous! Moi, cela me confond...

M. SCRUPULE, *lisant*

« Je fais mon légataire unique, universel,

« Éraste, mon neveu. »

ÉRASTE

Se peut-il? Juste ciel!...

GÉRONTE

Oui, je voulais nommer Éraste légataire.

À cet article-là, je vois présentement
Que j'ai bien pu dicter le présent testament.

M. SCRUPULE, *lisant*

« *Item.* Je donne et lègue, en espèce sonnante,
A Lisette... »

LISETTE

Ah! grand dieux!

M. SCRUPULE, *lisant*

« Qui me sert de servante,

Pour épouser Crispin en légitime nœud,
Deux mille écus. »

CRISPIN, à *Géronte*

Monsieur... en vérité... pour peu...

Non... jamais... car enfin... ma bouche... quand j'y pense...
Je me sens suffoquer par la reconnaissance.

À *Lisette*

Parle donc.

LISETTE, *embrassant Géronte*

Ah! monsieur...

GÉRONTE

Qu'est-ce à dire cela?

Je ne suis point l'auteur de ces sottises-là.
Deux mille écus comptant!

LISETTE

Quoi! déjà, je vous prie,

Vous repentiriez-vous d'avoir fait œuvre pie?
Une fille nubile, exposée au malheur,
Qui veut faire une fin en tout bien, tout honneur,
Lui refuseriez-vous cette petite grâce?

GÉRONTE

Comment! Six mille francs! Quinze ou vingt écus, passe.

LISETTE

Les maris aujourd'hui, monsieur, sont si courus!
Et que peut-on, hélas! avoir pour vingt écus?

GÉRONTE

On a ce que l'on peut, entendez-vous, m'amie?
Il en est à tout prix.

Au notaire

Achez, je vous prie.

M. SCRUPULE

« *Item.* Je donne et lègue... »

CRISPIN, *à part*

Ah! c'est mon tour enfin.

Et l'on va me jeter...

M. SCRUPULE

« À Crispin... »

(*Crispin se fait petit.*)

GÉRONTE, *regardant Crispin*

À Crispin!

M. SCRUPULE, *lisant*

« Pour tous les obligeants, bons et loyaux services
Qu'il rend à mon neveu dans divers exercices,
Et qu'il peut bien encor lui rendre à l'avenir... »

GÉRONTE

Où donc ce beau discours doit-il enfin venir.

Voyons.

M. SCRUPULE, *lisant*

« Quinze cents francs de rentes viagères,
Pour avoir souvenir de moi dans ses prières. »
CRISPIN, *se prosternant aux pieds de Geronte*

Oui, je vous le promets, monsieur, à deux genoux;
Jusqu'au dernier soupir je prierai Dieu pour vous.
Voilà ce qui s'appelle un vraiment honnête homme!
Si généreusement me laisser cette somme!

GÉRONTE

Non ferai-je, parbleu! Que veut dire ceci?

Au notaire

Monsieur, de tous ces legs je veux être éclairci.

Alain-René Lesage

(8. 5. 1668 Sarzeau – 17. 11. 1747 Boulogne-sur-Mer)

Fils d'un officier du roi, ce Breton acquiert une solide culture au collège des jésuites de Vannes qu'il complète par des études de droit. Établi à Paris, il n'exerce que brièvement le métier d'avocat, les lettres l'attirant davantage. Il vivra, avec beaucoup de mal, de sa plume, écrivant beaucoup, gagnant peu pour nourrir sa famille.

C'est la culture espagnole qui lui sert de modèle. Il rédige la continuation de Cervantès avec les *Nouvelles aventures de l'admirable Don Quijotte de la Manche* (1704), il s'inspire du récit de Luiz Vélez de Guevara pour son *Diable boiteux* (1707), il situe en Espagne son *Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715–1735). Lesage adapte les pièces espagnoles: *Point d'honneur* (1702), *Crispin rival de son maître* (1707).

Sa comédie la plus célèbre est sans aucun doute *Turcaret* (1709) qui fustige le mal social représenté par le pouvoir de l'argent. La satire des mœurs donne au comique de Lesage une teinte amère qui prélude aux transformations ultérieures du genre comique.

Turcaret (1709)

Le riche fermier général Turcaret s'éprend de la baronne, amoureuse à son tour du chevalier qui n'hésite pas à lui soutirer de l'argent, grâce surtout à l'art de son valet Frontin. Féroce en affaires, Turcaret se laisse abuser en amour; jouant les autres, il est joué par Frontin qui entre à son service pour faire profiter le chevalier et lui-même. À la fin, les escroqueries de Turcaret sont punies, il est arrêté, alors que Frontin s'enrichit pour prendre sa place. La comédie de mœurs de Molière se transforme, avec Lesage, en satire sociale.

Acte II, scène 4

LA BARONNE, à M. Turcaret

Monsieur, voilà le garçon que je veux vous donner.

M. TURCARET

Il paraît un peu innocent.

LA BARONNE

Que vous vous connaissez bien en physionomie!

M. TURCARET

J'ai le coup d'œil infailible... (À Frontin.) Approche, mon ami: dis-moi un peu, as-tu déjà quelques principes?

FRONTIN

Qu'appellez-vous des principes?

M. TURCARET

Des principes de commis; c'est-à-dire, si tu sais comment on peut empêcher les fraudes ou les favoriser?

FRONTIN

Pas encore, Monsieur; mais je sens que j'apprendrai cela fort facilement.

M. TURCARET

Tu sais, du moins, l'arithmétique? Tu sais faire des comptes à parties simples?

FRONTIN

Oh! oui, Monsieur; je sais même faire des parties doubles. J'écris aussi de deux écritures, tantôt de l'une et tantôt de l'autre.

M. TURCARET

De la ronde, n'est-ce pas?

FRONTIN

De la ronde, de l'oblique.

M. TURCARET

Comment, de l'oblique?

FRONTIN

Hé! oui, d'une écriture que vous connaissez... là... d'une certaine écriture qui n'est pas légitime.

M. TURCARET (*à la baronne*)

Il veut dire de la bâtarde.

FRONTIN

Justement: c'est ce mot-là que je cherchais.

M. TURCARET (*à la baronne*)

Quelle ingénuité!... Ce garçon-là, Madame, est bien niais.

LA BARONNE

Il se déniaisera dans vos bureaux.

M. TURCARET

Oh! qu'oui, Madame, oh! qu'oui. D'ailleurs, un bel esprit n'est pas nécessaire pour faire son chemin. Hors moi et deux ou trois autres, il n'y a parmi nous que des génies assez communs. Il suffit d'un certain usage, d'une routine que l'on ne manque guère d'attraper. Nous voyons tant de gens! Nous nous étudions à prendre ce que le monde a de meilleur; voilà toute notre science.

LA BARONNE

Ce n'est pas la plus inutile de toutes.

M. TURCARET (*à Frontin*)

Oh ça! mon ami, tu es à moi, et tes gages courent dès ce moment.

FRONTIN

Je vous regarde donc, Monsieur, comme mon nouveau maître.

Acte III, scène 7

M. TURCARET

De quoi est-il question, monsieur Rafle? Pourquoi me venir chercher jusqu'ici? Ne savez-vous pas bien que, quand on vient chez les dames, ce n'est pas pour y entendre parler d'affaires?

M. RAFLE

L'importance de celles que j'ai à vous communiquer doit me servir d'excuse.

M. TURCARET

Qu'est-ce que c'est donc que ces choses d'importance?

M. RAFLE

Peut-on parler ici librement?

M. TURCARET

Oui, vous le pouvez; je suis le maître. Parlez.

M. RAFLE, *tirant des papiers de sa poche et regardant dans un bordereau*

Premièrement, cet enfant de famille à qui nous prêtâmes l'année passée trois mille livres, et à qui je fis faire un billet de neuf par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiet pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

M. TURCARET

Peine perdue que ce travail-là ... Laissons-les venir; je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE, *après avoir regardé dans son bordereau*

Ce caissier, que vous avez cautionné, et qui vient de faire banqueroute de deux cent mille écus...

M. TURCARET, *l'interrompant*

C'est par mon ordre qu'il... Je sais où il est.

M. RAFLE

Mais les procédures se font contre vous. L'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET

On l'accommodera. J'ai pris mes mesures: cela sera réglé demain.

M. RAFLE

J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET

Vous êtes trop timide... Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix, à qui j'ai fait avoir une caisse?

M. RAFLE

Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir à son profit ce qui pourra lui rester à la Compagnie, et que vous prendrez son parti, si l'on vient à s'apercevoir de la manœuvre.

M. TURCARET

Cela est dans les règles; il n'y a rien de plus juste; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose?

M. RAFLE, *après avoir encore regardé dans le bordereau*

Ce grand homme sec, qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valognes.

M. TURCARET

Eh bien?

M. RAFLE

Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET

Quoi?

M. RAFLE

On a surpris sa bonne foi; on lui a volé quinze mille francs... Dans le fond, il est trop bon.

M. TURCARET

Trop bon, trop bon! Eh! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires? Trop bon, trop bon!

M. RAFLE

Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.

M. TURCARET

Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE

Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

M. TURCARET

Je ferai plutôt en sorte qu'il le soit: l'emploi me reviendra; je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE

C'est ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET

J'agirais contre mes intérêts; je mériterais d'être cassé à la tête de la Compagnie.

M. RAFLE

Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots... Je lui ai déjà fait réponse, et lui ai mandé tout net qu'il ne devait point compter sur nous.

M. TURCARET

Non, parbleu!

M. RAFLE, *regardant encore dans son bordereau*

Voulez-vous prendre, au denier quatorze, cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassés par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET

Oui, oui, cela est bon: je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher; je serai au logis dans un quart d'heure. Qu'il apporte l'espèce. Allez, allez.

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux

(4. 2. 1688 Paris – 12. 2. 1763 Paris)

Parisien de naissance, il passa une partie de son adolescence à Riom où son père fut le directeur des Monnaies. C'est à Limoges qu'il fait jouer, à 18 ans, sa première comédie. À Paris, il rejoint les rangs des Modernes et collabore avec Houdar de la Motte et Fontenelle en participant à leur journal le *Nouveau Mercure* (1717–1720). Spirituel et mondain, il brille dans les salons, notamment dans celui de Mme de Lambert, plus tard il fréquente les salons de Mme du Deffand, de Mme Geoffrin et de Mme de Tencin qui l'appuie lors de son élection à l'Académie Française (1742), contre Voltaire. Comme la banqueroute du banquier Law en 1720 le prive d'une partie substantielle de ses biens, il est contraint au métier d'écrivain professionnel. Sa carrière littéraire se concentre essentiellement sur trois domaines: journalisme, théâtre, roman.

Le Marivaux **journaliste** lance plusieurs titres: *Le Spectateur français* (1722–1724), inspiré par le *Spectator* anglais, *L'Indigent philosophe* (1728), *Le Cabinet du philosophe* (1734). Plus tard il renouvelle sa collaboration au *Mercure* (1751–1755). La prédominance des questions littéraires et morales n'amoindrit pas la versatilité thématique et stylistique des articles.

Le Marivaux **dramaturge** évite les impératifs du théâtre classique en accordant ses préférences au Théâtre des Italiens, moins lié par les règles dramatiques et qui se réinstalle à Paris dès 1716. Il y trouve d'ailleurs une interprète idéale de ses personnages féminins en la personne de Gianetta Benozzi, dite Silvia. Il y donne 27 comédies en prose qui illustrent la variété de ses intérêts et de son inspiration: comédie héroïque et romanesque (*Le Prince travesti*, *Le Triomphe de l'amour*), comédie mythologique (*Le Triomphe de Plutus*), comédie de mœurs (*L'Héritier de Village*, *L'École des mères*), comédie sentimentale et moralisante (*La Mère confidente*, *La Femme fidèle*), comédie à thèse sociale et philosophique (*L'Île des Esclaves*, *L'Île de la Raison*, *La Colonie*). Ce dernier genre aborde, sous forme utopique et sur un ton humoristique, de graves problèmes sociaux et politiques: renversement de l'ordre social où les esclaves commandent, le règne des géants raisonnables, la société où les femmes ont aboli le mariage et la soumission aux hommes pour créer une société égalitaire.

Toutefois l'originalité de Marivaux consiste dans le nouvel aspect qu'il a su insuffler au comique. Ses héros amusent le public sans être ridicules ni grotesques, sans être frappés de vice à fustiger. Marivaux excelle par l'art de l'analyse qui lie la vérité psychologique à la fantaisie et à la poésie, l'ironie subtile à la complicité et à la tendresse amusée. S'y ajoute la finesse du langage. Le spectateur doit être attentif aux moindres nuances des termes. Cette résurgence du langage de la préciosité porte le nom de **marivaudage**. Les meilleures et les plus célèbres comédies sont *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* (1730) et *Les Fausses Confidences* (1737).

N'ayant qu'un succès modéré au 18^e siècle, le théâtre de Marivaux ne sera véritablement apprécié qu'à partir du siècle suivant. Les comédies de Musset ainsi que, plus tard, les pièces de Giraudoux et d'Anouilh reflètent l'influence de Marivaux.

Le Marivaux **romancier** représente un passage entre la tradition du roman précieux qu'il parodie en partie (*Pharsamon ou les Folies amoureuses*; composé en 1712, publié en 1737) et le **roman de mœurs**. À la veine réaliste, sous forme de « scènes de vie », se joint une fine analyse psychologique et un art de raconter, non dissemblables du ton des comédies. Les romans de Marivaux sont donc aussi **psychologiques**. *La Vie de Marianne* (1731–1741) et *Le Paysan parvenu* (1735–1736), restés inachevés, trouveront leurs continuateurs – Mme Riccoboni pour *Marianne* et un auteur

anonyme pour le protagoniste du *Paysan parvenu*, Jacob qui, dans la continuation du récit, s'élèvera dans l'échelle sociale jusqu'à la charge de fermier général, seigneur de son village.

L'île des Esclaves (1725)

L'intrigue semble typique de Marivaux: échange de rôles et d'identités entre deux maîtres (Iphicrate et Euphrosine) et serviteurs (Arlequin et Cléanthis), sauf que cette fois l'échange, imposé par le gouverneur de l'île Trivelin, prête à la satire sociale et à celle de la coquetterie des femmes.

CLÉANTHIS

Oh! que cela est bien inventé! Allons, me voilà prête; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE, *doucement*

Je vous prie, Monsieur, que je me retire, et que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN

Hélas, ma chère Dame, cela n'est fait que pour vous; il faut que vous soyez présente.

CLÉANTHIS

Restez, restez; un peu de honte est bientôt passé.

TRIVELIN

Vaine, minaudière et coquette, voilà d'abord à peu près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il?

CLÉANTHIS

Vaine, minaudière et coquette, si cela la regarde! Eh! voilà ma chère maîtresse; cela lui ressemble comme son visage.

EUPHROSINE

N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur?

TRIVELIN

Ah! je vous félicite du petit embarras que cela vous donne; vous sentez, c'est bon signe, et j'en augure bien pour l'avenir; mais ce ne sont encore là que les grands traits; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons?

CLÉANTHIS

En quoi? partout, à toute heure, en tous lieux; je vous ai dit de m'interroger; mais par où commencer? je n'en sais rien, je m'y perds... Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce cavalier si bien fait? j'étais dans la chambre; vous vous entreteniez bas, mais j'ai l'oreille fine: vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voyait souvent. « Cette femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très doux »; et là-dessus vous ouvriez les vôtres, vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riais. Vous réussîtes pourtant, le cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. « À moi? lui dites-vous. – Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. – Continuez, folâtre, continuez », dites-vous, en ôtant vos gants sous prétexte de m'en demander d'autres. Mais

vous avez la main belle; il la vit, il la prit, il la baisa; cela anima sa déclaration; et c'était là les gants que vous demandiez. Eh bien! y suis-je?

TRIVELIN, à *Euphrosine*

En vérité; elle a raison.

CLÉANTHIS

Écoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvait m'entendre, et qu'elle croyait que je ne m'en doutais pas, je parlais d'elle, et je dis: « Oh! pour cela il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde. » Que de bontés, pendant huit jours, ce petit mot-là ne me valut-il pas? J'essayais en pareille occasion de dire que madame était une femme très raisonnable: oh! je n'eus rien, cela ne prit point; et c'était bien fait, car je la flattais.

EUPHROSINE

Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN

En voilà donc assez pour à présent.

CLÉANTHIS

J'allais parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en serait. J'attendais une vapeur, elle est encore à venir. Le lendemain, en compagnie, une rose parut; crac! la vapeur arrive... (*S'en allant*) Une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là; on dirait qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paraître, mais à d'autres! on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle; on y dit aux gens: « Regardez mes grâces, elles sont à moi, celles-là »; et d'un autre côté on veut leur dire aussi: « Voyez comme je m'habille, quelle simplicité! il n'y a point de coquetterie dans mon fait ».

Les Fausses Confidences (1737)

Comédie en trois actes, en prose: Aramintest, une riche veuve, et Dorantest, désargenté. Leur relation est contrariée par une double intrigue: on veut marier Dorante avec Marton et la mère d'Araminte veut lui faire épouser un comte. Les deux amoureux doivent s'expliquer l'un à l'autre.

Acte II, scène 15

ARAMINTE, à *part*, *émue*

Cette folle! (*Haut.*) Je suis charmée de ce qu'elle vient de m'apprendre. Vous avez fait là un très bon choix: c'est une fille aimable et d'un excellent caractère.

DORANTE, *d'un air abattu*

Hélas! Madame, je ne songe point à elle.

ARAMINTE

Vous ne songez point à elle! Elle dit que vous l'aimez, que vous l'aviez vue avant de venir ici.

DORANTE, *tristement*

C'est une erreur où Monsieur Remy l'a jetée sans me consulter; et je n'ai point osé dire le contraire, dans la crainte de m'en faire une ennemie auprès de vous. Il en est de même de ce riche parti qu'elle croit que je refuse à cause d'elle; et je n'ai nulle part à tout cela. Je suis hors d'état de donner mon cœur à personne: je l'ai perdu pour jamais, et la plus brillante de toutes les fortunes ne me tenterait pas.

ARAMINTE

Vous avez tort. Il fallait désabuser Marton.

DORANTE

Elle vous aurait peut-être empêchée de me recevoir, et mon indifférence lui en dit assez.

ARAMINTE

Mais dans la situation où vous êtes, quel intérêt aviez-vous d'entrer dans ma maison, et de la préférer à une autre?

DORANTE

Je trouve plus de douceur à être chez vous, Madame.

ARAMINTE

Il y a quelque chose d'incompréhensible en tout ceci! Voyez-vous souvent la personne que vous aimez?

DORANTE, *toujours abattu*

Pas souvent à mon gré, Madame; et je la verrais à tout instant, que je ne croirais pas la voir assez.

ARAMINTE, *à part*

Il a des expressions d'une tendresse! (*Haut.*) Est-elle fille? A-t-elle été mariée?

DORANTE

Madame, elle est veuve.

ARAMINTE

Et ne devez-vous pas l'épouser? Elle vous aime, sans doute?

DORANTE

Hélas! Madame, elle ne sait pas seulement que je l'adore. Excusez l'emportement du terme dont je me sers. Je ne saurais presque parler d'elle qu'avec transport!

ARAMINTE

Je ne vous interroge que par étonnement. Elle ignore que vous l'aimez, dites-vous, et vous lui sacrifiez votre fortune? Voilà de l'incroyable. Comment, avec tant d'amour, avez-vous pu vous taire? On essaie de se faire aimer, ce me semble: cela est naturel et pardonnable.

DORANTE

Me préserve le ciel d'oser concevoir la plus légère espérance! Être aimé, moi! non, Madame. Son état est bien au-dessus du mien. Mon respect me condamne au silence; et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.

ARAMINTE

Je n'imagine point de femme qui mérite d'inspirer une passion si étonnante: je n'en imagine point. Elle est donc au-dessus de toute comparaison?

DORANTE

Dispensez-moi de la louer, Madame: je m'égarerais en la peignant. On ne connaît rien de si beau ni de si aimable qu'elle! et jamais elle ne me parle ou ne me regarde, que mon amour n'en augmente.

ARAMINTE *baisse les yeux et continue*

Mais votre conduite blesse la raison. Que prétendez-vous avec cet amour pour une personne qui ne saura jamais que vous l'aimez? Cela est bien bizarre. Que prétendez-vous?

DORANTE

Le plaisir de la voir quelquefois, et d'être avec elle, est tout ce que je me propose.

ARAMINTE

Avec elle! Oubliez-vous que vous êtes ici?

DORANTE

Je veux dire avec son portrait, quand je ne la vois point.

ARAMINTE

Son portrait! Est-ce que vous l'avez fait faire?

DORANTE

Non, Madame; mais j'ai, par amusement, appris à peindre, et je l'ai peinte moi-même. Je me serais privé de son portrait si je n'avais pu l'avoir que par le secours d'un autre.

ARAMINTE, *à part*

Il faut le pousser à bout. (*Haut.*) Montrez-moi ce portrait.

DORANTE

Daignez m'en dispenser, Madame: quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.

ARAMINTE

Il m'en est tombé un par hasard entre les mains: on l'a trouvé ici. (*Montrant la boîte.*) Voyez si ce ne serait point celui dont il s'agit.

DORANTE

Cela ne se peut pas.

ARAMINTE, *ouvrant la boîte*

Il est vrai que la chose serait assez extraordinaire: examinez.

DORANTE

Ah! Madame, songez que j'aurais perdu mille fois la vie avant d'avouer ce que le hasard vous découvre. Comment pourrai-je expier?... (*Il se jette à ses genoux.*)

ARAMINTE

Dorante, je ne me fâcherai point. Votre égarement m'a fait pitié. Revenez-en, je vous le pardonne.

MARTON *paraît et s'enfuit*

Ah!

Dorante se lève vite.

ARAMINTE

Ah ciel! c'est Marton! Elle vous a vu.

DORANTE, *feignant d'être déconcerté*

Non, Madame, non: je ne crois pas. Elle n'est point entrée.

ARAMINTE

Elle vous a vu, vous dis-je: laissez-moi, allez-vous-en, vous m'êtes insupportable. Rendez-moi la lettre. (*Quand il est parti.*) Voilà pourtant ce que c'est que de l'avoir gardé!

Le renouveau du théâtre au milieu du siècle

La voie indiquée par la comédie annonce les mutations et les transformations ultérieures des genres dramatiques. Le déclin de la **tragédie**, malgré les efforts de **Voltaire**, en fait un genre ressenti comme périmé. Voltaire lui-même subit, d'ailleurs, l'influence des tendances moralisatrices qui font du théâtre un instrument de propagande, conformément aux concepts d'utilité et d'engagement qui caractérisent l'âge des lumières.

En ce qui concerne le genre comique, la moralisation, l'émotion et la sensibilité, pour ne pas dire la sensiblerie, l'emportent. La comédie *Le Glorieux* (1732) de **Destouches** (de son nom Philippe Néricault; 1680 Tours – 1754 Fortoiseau) noie le comique sous d'édifiantes tirades moralisatrices. La tendance émotionnelle aboutit à la naissance de la **comédie larmoyante**, attribuée à **Pierre Claude Nivelle de La Chaussée** (1692 Paris – 1754 Paris), auteur d'une vingtaine de comédies en vers, telles que *Le Préjugé à la mode* (1735), *L'École des amis* (1737), *Mélanide* (1741), *L'École des mères* (1744), *La Gouvernante* (1744), *L'École de la jeunesse* (1749). Par son œuvre, Nivelle de la Chaussée, annonce les **réformes proposées par Diderot** à partir des années 1750, notamment la **comédie sérieuse** et le **drame**, défini comme une tragédie domestique et bourgeoise (voir ci-dessus).

Michel-Jean Sedaine

(4. 7. 1719 Paris – 17. 5. 1797 Paris)

Il doit sa carrière littéraire à son assiduité d'autodidacte, car à treize ans, après la ruine de son père, maçon et entrepreneur des bâtiments du roi, il doit abandonner ses études et travailler comme tailleur de pierre pour subvenir aux besoins d'une famille de sept enfants dont il était l'aîné. Il se fait connaître d'abord comme poète (*Poésies fugitives*), ensuite comme auteur de livrets d'opéras comiques (*L'Huître et les Plaideurs*, *Le Jardinier et son Seigneur*, *Le Roi et le Fermier*, *Aucassin et Nicolette*, *Richard Cœur de Lion*, *Guillaume Tell*). Ami de Diderot, il applique les théories de ce dernier avec *Le Philosophe sans le savoir* (1765), sans doute la meilleure pièce du nouveau genre dont l'action illustre la « condition » du père de famille, un riche négociant.

Le philosophe sans le savoir (1765)

Ce drame en cinq actes, en prose, fonde son intrigue sur le duel par lequel fils Vanderk défend son honneur et celui de la famille. Le père, anxieux, attend l'issue du duel, alors qu'il doit traiter affaires avec M. d'Esparville, père de l'adversaire du fils Vanderk. La mauvaise nouvelle – si le fils est tué – doit être annoncée par trois coups frappés à la porte.

Acte V, scènes IV, V, IX, XI

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté; vous ne savez pas toute l'obligation que je vous dois, toute l'étendue du service que vous me rendez.

M. VANDERK PÈRE

Je souhaite qu'il soit considérable.

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Ah! monsieur, monsieur, que vous êtes heureux. Vous n'avez qu'une fille, vous?

M. VANDERK PÈRE

J'espère que j'ai un fils.

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Un fils! Mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service; à l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre!

M. VANDERK PÈRE

À se battre!

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Oui, monsieur, à se battre... Un autre jeune homme, dans un café... un petit étourdi lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

M. VANDERK PÈRE

Que je vous plains! et qu'il est à craindre...

M. D'ESPARVILLE PÈRE

À craindre! je ne crains rien; mon fils est brave, il tient de moi, et adroit, adroit; à vingt

pas il couperait une balle en deux sur une lame de couteau; mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable, c'est un duel, vous entendez bien, vous entendez bien; je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

M. VANDERK PÈRE

Monsieur, je suis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*Un second coup.*)

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Ce n'est rien; c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup. M. Vanderk père tombe sur un siège.*) Vous ne vous trouvez pas indisposé?

M. VANDERK PÈRE

Ah! monsieur tous les pères ne sont pas malheureux! (*Le domestique entre avec les 2400 livres.*) Voilà votre somme! partez, monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Ah! monsieur, que je vous suis obligé. (*Il fait quelques pas et revient.*) Monsieur, au service que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un second? Auriez-vous de l'or? C'est ce que je vais donner à mon fils...

M. VANDERK PÈRE

Oui, monsieur.

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Avant que j'aie pu rassembler quelques louis, je peux perdre un temps infini.

M. VANDERK PÈRE, *au domestique*

Retirez les deux sacs de douze cents livres; voici; monsieur, quatre rouleaux de vingt-cinq louis chacun; ils sont cachetés et comptés exactement.

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Ah! monsieur, que vous m'obligez!

M. VANDERK PÈRE

Partez, monsieur, permettez-moi de ne pas vous reconduire.

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Restez, restez, monsieur, je vous en prie, vous avez affaire! Ah! le brave homme! Ah! L'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous; restez, restez, restez, je vous en supplie.

M. VANDERK PÈRE, *seul*

Mon fils est mort... Je l'ai vu là... Et je ne l'ai pas embrassé.. Que de peines sa naissance me préparait! Que de chagrin sa mère!...

(...)

M. VANDERK PÈRE

Eh bien?

ANTOINE

Ah! mon maître! tous deux; j'étais très loin, mais j'ai vu, j'ai vu... Ah! monsieur!

M. VANDERK PÈRE

Mon fils?

ANTOINE

Oui, ils se sont approchés à bride abattue: l'officier a tiré, votre fils ensuite; l'officier est tombé d'abord, il est tombé le premier. Après cela, monsieur... Ah! mon cher maître! les chevaux se sont séparés... Je suis accouru... je... je...

M. VANDERK PÈRE

Voyez si mes chevaux sont mis: faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir; courons-y. Peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE

Mort! mort! J'ai vu sauter son chapeau. Mort!...

(...)

Interruption: Victorine, fille d'Antoine, entre pour inviter tout le monde à table. Soudain, coup de théâtre, Vanderk fils paraît.

M. VANDERK PÈRE

Mon fils!

M. VANDERK FILS

Mon père!

M. VANDERK PÈRE

Mon fils!... je t'embrasse... je te revois sans doute honnête homme?

M. D'ESPARVILLE

Oui, morbleu! il l'est.

M. VANDERK FILS

Je vous présente messieurs d'Esparville.

M. VANDERK PÈRE

Messieurs...

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Monsieur, je vous présente mon fils... N'était-ce pas mon fils, n'était-ce pas lui justement qui était son adversaire?

M. VANDERK PÈRE

Comment! est-il possible que cette affaire...

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter...

M. D'ESPARVILLE FILS

Mon père, permettez-moi de parler.

M. VANDERK FILS

Qu'allez-vous dire?

M. D'ESPARVILLE FILS

Souffrez de moi cette vengeance.

M. VANDERK FILS

Vengez-vous donc.

M. D'ESPARVILLE FILS

Le récit serait trop court si vous le faisiez, monsieur; et à présent votre honneur est le mien... (*A M. Vanderk père*). Il me paraît, monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'était. Mais voici ce que vous ne saviez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui; j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit: « Je tire en l'air »; il l'a fait. « Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru que vous insultiez mon père, en parlant des négociants. Je vous ai insulté, j'ai senti que j'avais tort; je vous en fais excuse. N'êtes-vous pas content? Éloignez-vous, et recommençons ». Je ne puis, monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi; je me suis précipité de mon cheval: il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui, pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! monsieur!

M. D'ESPARVILLE PÈRE

Eh! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête homme; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurais envoyé le baron d'Esparville à tous les diables!

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais

(24. 1. 1732 Paris – 18. 5. 1799 Paris)

La comédie sérieuse et la comédie larmoyante ayant épuisé leurs attraits, le public retrouve, dès les années 1770, le goût du franc comique de la comédie d'intrigue. Ce renouveau de la comédie traditionnelle est lié surtout au génie dramatique de Beaumarchais. Sa vie est riche en renversements de fortune, non moins dramatiques que l'action de ses pièces. Fils d'horloger et apprenti horloger à treize ans, il devient horloger du roi, fonction qui est à l'origine de son ascension sociale rapide. En 1761 il achète la charge de secrétaire du roi et est anobli. Musicien talentueux, plein d'esprit, il attire la faveur des filles de Louis XV, il cumule les charges publiques.

Les revers viennent avec les procès concernant la litigieuse succession de son ami et protecteur Pâris-Duverney. Beaumarchais, condamné pour un faux en écriture (1773), n'obtient qu'une satisfaction partielle après avoir mis de son côté l'opinion publique par ses *Mémoires*. Agent secret du roi, il s'acquitte de plusieurs missions à Londres. En 1775, il s'engage pour la cause de la révolution américaine en créant une compagnie privée de commerce et de navigation qui, grâce au financement secret du gouvernement, vend des armes aux insurgés. Il organise aussi la **publication des œuvres complètes de Voltaire** (1783–1790). Cette entreprise, réalisée à Kehl, en Allemagne, pour éviter la censure, était considérée comme le signe de la victoire des encyclopédistes sur l'absolutisme. Beaumarchais, en défaveur à la cour de Versailles, salue la Révolution. Celle-ci lui apporte plusieurs déceptions. Sa richesse, matérialisée en 1791 sous forme d'une maison construite dans le voisinage de l'ancienne Bastille, éveille des soupçons. Au moment où Beaumarchais organise l'achat de 60 000 fusils pour la révolution aux Pays-Bas, il est suspecté

de trahison, emprisonné sous la Terreur, mais s'échappe à Hambourg où il vit misérablement. Il ne rentre en France qu'en 1796, peu avant sa mort, vieilli, sourd, épuisé.

La carrière littéraire de Beaumarchais ne représente qu'une partie des activités déployées. Ses débuts sont placés sous le signe des réformes de Diderot et sous l'influence de Sedaine: *Eugénie* (1767) est un mélodrame emphatique et moralisant, *Les Deux Amis* (1770) illustrent la conception du drame diderotien. Les deux pièces passent inaperçues. Le chemin du succès ne sera pas sans complications. *Le Barbier de Séville* (1775) est à l'origine une « parade » jouée sur une scène privée, puis un opéra-comique refusé par le Théâtre des Italiens, ensuite une comédie en cinq actes que le public siffle. Ce n'est que la version remaniée, en quatre actes, qui réussit, avec un succès immédiat.

Ce cheminement reflète aussi les efforts liés au renouveau du genre. Beaumarchais retrouve la verve du comique de la **comédie d'intrigue** qu'il enrichit de forts accents critiques en la transformant en **comédie satirique**. Le sommet en est sans aucun doute *Le Mariage de Figaro* (1784) qui, s'étant attiré l'interdiction du roi, fut considéré comme un signe annonciateur de la révolution. À la fin de sa carrière dramatique, Beaumarchais écrit un opéra *Tatane* (1787) et revient, sans succès, au drame avec la *Mère coupable* (1792).

Le mariage de Figaro (1784)

Au château d'Aguas-Frescas, le puissant comte Almaviva convoite la fiancée de Figaro Suzanne, servante de la comtesse. L'intrigue habituelle où tout se joue entre deux maîtres et deux valets prend toutefois une tonalité sociale et politique qui annonce la Révolution de 1789. Le célèbre monologue de Figaro résume la nouvelle donne sociale.

Acte V, scène 3

FIGARO, seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre: Ô femme! femme! femme! créature faible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt...! non, Monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens! vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. – La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! – Las d'attrister des

bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fûssé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presque île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc: et voilà ma comédie flambée pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant: *Chiens de chrétiens!* – Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. – Mes joues creusaient; mon terme était échû; je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève*). Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes, qui redoutent les petits écrits. (*Il se rassied*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose; je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et, croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille, on me supprime, et me voilà derechef sans emploi! – Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon: alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me

reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non, ce n'est pas nous; eh mais qui donc? (*Il retombe assis.*) Ô bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite et, trop désabusé... Désabusé!... Désabusé!... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (*Il se retire près de la première coulisse à sa droite.*)